

Par l'auteure d'*Un clafoutis aux tomates cerises*

VÉRONIQUE DE BURE

# Un amour retrouvé

roman



Flammarion



Un amour retrouvé

DU MÊME AUTEUR

*Une confession*, Stock, 2009 ; Flammarion, 2019.

*Retrouver Estelle* (avec Éric Mouzin), Stock, 2011.

*Un retraité*, Stock, 2011 ; rééd., *Chirac intime*, Flammarion, 2019.

*J'ai mis mon fils chez les cathos*, Belfond, 2014 ; France Loisirs, 2015.

*Un clafoutis aux tomates cerises*, Flammarion, 2017 ; édition illustrée, 2019.

Véronique de Bure

# Un amour retrouvé

roman

Flammarion

© Flammarion, 2021.  
ISBN : 978-2-0814-2176-9

*À mes fils,  
Erwan et Titien*

*À mes grands frères, Éric et Xavier*

*À Monique, Bénédicte, Élizabeth,  
Odile et Véronique*





*Juillet 1996*

Tout de suite, en haut de l'escalier, j'ai vu le rai de lumière sous la porte de ta chambre. C'est notre code à toutes les deux : si la lumière est encore allumée, je peux entrer te dire bonsoir ; si elle est éteinte, c'est que tu dors ; nous nous dirons bonjour le lendemain matin. Il est plus de minuit, ce n'est plus aujourd'hui, pas encore demain et c'est éclairé. Je frappe doucement et, sans attendre ta réponse, j'entre.

Tu es couchée. Enfin, pas tout à fait. Tu n'es pas allongée. Adossée à ton oreiller chiffonné tu es assise, la tête droite, les pieds sous le drap froissé, les mains posées sur la couverture bleue, comme abandonnées. Il s'est passé quelque chose. Quelque chose qui a fait tomber tes bras, complètement relâchés, le long de ton corps.

Je te regarde, étonnée, un peu groggy après une journée de bureau et plus de trois heures de voiture. Tu as perdu dix ans. Tes yeux sont pleins d'étoiles,

très éveillés pour l'heure tardive. Il fait frais dans la chambre, la nuit tu laisses toujours la fenêtre ouverte à l'espagnolette. Je ramène sur ma poitrine les pans de ma veste, j'ai un peu froid, j'ai sommeil. Dans ta chemise de nuit rose pâle à fines bretelles, à peine plus épaisse qu'un voile, tu nages en plein printemps.

Mon regard glisse sur le drap de lin recouvrant tes genoux. À côté de tes lunettes, une enveloppe bleu ciel, des papiers épars. Trois feuillets, format bloc de correspondance d'autrefois, recouverts d'une écriture marine, fine et serrée.

« Bonsoir maman, tu ne dors pas ?

— Il m'arrive une drôle d'histoire. »

Je suis fatiguée. J'ai envie d'aller me coucher. La route a été longue depuis Paris. Oubliant ton âge, je pense : « Elle est amoureuse. » Et je m'assois sur le lit.

Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé ça.

Je crois que j'ai toujours su que tu retrouverais quelqu'un. Peut-être parce qu'au fond de moi c'était ce que je voulais pour toi. Parce que j'avais l'habitude que mes désirs se réalisent. Que tout, tout le temps, et tu me le reprocheras plus tard, tourne selon ma volonté.

Peut-être aussi parce que papa en parlait souvent. Lui qui aimait commencer ses phrases par « quand je serai veuf... », t'enterrant une bonne vingtaine de fois par semaine, semblait ne pas en croire un mot. Suivaient d'ailleurs des projets improbables, « je me ferai moine, au pain sec et à l'eau », une vie d'ascète priant dès matines pour le repos de ton âme agitée. Travaillé par l'idée de son veuvage, il n'en envisageait pas moins le tien. Loin de t'imaginer une vie de couventine, il disait que si tu te retrouvais seule un jour tu ne le resterais pas longtemps. Je l'ai tant entendu te le dire que j'ai dû intégrer la chose comme certaine. Je me le rappelle s'amusant à chercher parmi

ses « camarades », comme il les appelait, celui qui pourrait faire l'affaire. Ceux qu'il te proposait ne t'emballaient pas. Ils n'étaient pas très drôles, pas très beaux, somme toute très gentils et très ennuyeux. Tu leur préférerais ta solitude.

Quand papa t'a quittée, brutalement, un matin de février, tu t'es effondrée. Il est parti à côté de toi, tout près de toi, allongé à l'endroit même où nous nous retrouvons assises à cette heure du milieu de la nuit où nous devrions dormir. Après cinquante ans de vie commune, on s'attache ou on se hait. Tu t'étais attachée. Un attachement sage et profond, sincère et sans passion, un attachement de fin de vie.

Alors moi aussi, après son départ, j'ai pensé que tu ne resterais pas longtemps seule.

On venait de fêter tes soixante-dix ans. C'était à la maison, à Paris. Papa était fatigué, sur les photos que j'avais fait développer, récupérées une semaine plus tard, il apparaît pâle et amaigri, le regard usé, flottant dans sa veste de tweed gris. On dit parfois que la mort s'imprime avec un peu d'avance sur un visage. Aujourd'hui encore, je ne peux regarder les photos sans avoir cette pensée. Nous tous réunis, toi rayonnante et lui si blême, comme absent, déjà. Trois jours après votre retour, à son réveil, il suffoquait. Paniquée, tu avais appelé le médecin de famille, puis le Samu, trente-cinq kilomètres de routes de campagne mal signalisées, ils t'avaient rappelée, l'ambulance ne

trouvait pas le chemin, tu as cru devenir folle, et papa qui s'agitait, « je vais passer, je vais passer... ». Puis il s'était tu, sa respiration s'était ralentie, et c'était fini. Le médecin de famille était arrivé, avait constaté le décès, et l'ambulance perdue avait fait demi-tour.



Après, il a bien fallu continuer. J'ai eu peur de ta tristesse, peur de ta solitude. Même si devant nous tu t'efforçais d'être joyeuse, plus qu'un plaisir, vivre était devenu une obligation. Les événements semblaient passer sur toi en te frôlant, les joies comme les peines t'effleuraient sans plus te pénétrer. Plus rien ne paraissait t'atteindre vraiment. J'avais mal. Papa était parti, je l'avais définitivement perdu, et toi tu étais toujours là, mais tu n'étais plus tout à fait vivante. J'étais orpheline.

Tu as mis un peu de temps à revivre, je m'inquiétais. Puis tu as réappris. Les gestes du quotidien, les sourires un peu tristes, comme au bord des larmes. Tout doucement la vie a commencé à te revenir, pas tout à fait comme avant, mais comment aurait-ce pu être comme avant, tu n'étais plus deux, et tu n'avais plus vingt ans. Tu te forces un peu, tu prends des nouvelles, fais mine de t'intéresser ; quelquefois le soir, quand tu as un coup de cafard, tu te sers un petit verre de muscat avec quelques biscuits salés. Ton

regard bleu s'est un peu délavé, de plus en plus souvent il s'embrume et tourne au gris. Toi qui savais si bien retenir le temps, à présent les jours glissent sur toi, tu te laisses porter sans plus chercher à le ralentir, il coule et t'emporte vers un ailleurs que, parfois, tu sembles souhaiter. Tu m'assures que tout va bien, pourtant, tu me souris avec ce léger haussement d'épaules, à peine perceptible, qui me fait mal. Tu es si jolie.

Parfois je te taquine. Je te demande en riant si tu vas te remarier. Tu lèves les yeux au ciel, « je suis tellement tranquille, que ferais-je d'un homme dans mes pattes ? ». Sans compter, ajoutes-tu, qu'il te faudrait le nourrir, faire à nouveau de la « vraie tambouille »... Alors je te suggère de prendre un chien, une compagnie chaude et affectueuse pour juste deux gamelles de croquettes par jour, plus rapide qu'un gratin dauphinois ou un hachis Parmentier. Là encore, tes yeux au ciel. D'abord, tu n'aimes pas particulièrement les chiens. Ensuite, qu'en faire quand tu t'absenterais ? Un chien, comme un homme, c'est encombrant. Tu ne veux ni l'un, ni l'autre. Ni laisse, ni fil à la patte.

À un moment pourtant il y a eu cet homme, un « monsieur bien » de la région. Avec tes amies, vous partiez en bande assister à des conférences qu'il donnait en ville sur l'Égypte ancienne. Plutôt bien de sa personne, cultivé et disponible, depuis qu'il avait perdu sa femme il était devenu la coqueluche des veuves. Certaines amies de trente ans devenues rivales se sont brouillées. Las, le monsieur bien avait fini par



convoler avec une dame venue d'ailleurs. Serrées dans leur dépit, les ennemies d'une saison se sont rabibochées. Toi, tu n'as eu à te réconcilier avec personne. Même si tu me parlais de lui avec dans les yeux un je-ne-sais-quoi de frisotté, tu étais restée au-dessus de tout cela, drapée dans ton veuvage auquel tu semblais déterminée à ne jamais mettre fin.

Tu as toujours plu aux hommes. Papa n'était pas jaloux, ce qui te désolait. Il s'en fallait de peu qu'il ne te pousse dans d'autres bras. Il était si fier de toi. Fier que tu séduises, fier de t'entendre rire avec d'autres, toi qui riais si peu avec lui. Toi qui, avec lui, parais-sais parfois t'ennuyer.

Après papa, tu ne veux donc personne. Tu le répètes, sûre de toi, pourtant j'ai peine à te croire. Regarde-toi, maman. À soixante-treize ans, même si parfois le moral vacille, tu tiens la vieillesse à distance et les affres de l'âge en respect. Tu as toujours la voix fluette d'une jeune fille et le regard qui pétille même en gris. Tu as de la chance. Tu es avenante, élégante. Tu as de l'esprit, une douceur d'apparence et un rien de coquetterie discrète. Bien des atouts pour charmer un veuf en mal de compagnie.

Jusqu'à cette nuit, je me plaisais à imaginer auprès de toi quelqu'un d'ici, un monsieur « bien » d'à peu près ton âge qui viendrait adoucir ta fin de vie dans cette campagne bourbonnaise un peu rude. Cela aurait été trop simple. L'homme qui vient de faire irruption dans ta vie vit à plus de quatre cents

kilomètres. Loin d'ici, et si loin d'aujourd'hui aussi.  
Après cinquante-deux ans de silence, celui dont tu  
n'avais jamais compris pourquoi il s'était évanoui  
vient de réapparaître.

Ton premier amour.

Xavier. L'homme de ton passé ne porte pas un prénom d'autrefois. Xavier, comme mon frère, le second. Un hasard, assureras-tu.

Xavier de L. Oui, l'homme de tes vingt ans a une particule, comme toi. On ne se mélangeait pas, à l'époque. Même milieu, même langage, mêmes gestes, et pourtant.

C'était à Paris, juste après la guerre. Un déjeuner chez tes parents, dans l'appartement bourgeois de la rue Jouffroy. C'est là que vous vous étiez vus pour la dernière fois, qu'il avait effleuré ta main, t'avait souri, avait promis. Puis il avait disparu. On s'était étonné, et on s'était tu. Dans ces familles-là, on ne parle pas des choses qui fâchent. Depuis, ton orgueil t'avait murée dans un silence déçu. Tu y avais cru. Tu l'aimais, il t'épouserait. Les jours avaient passé puis les semaines et les mois, grignotant l'espoir, nourrissant le dépit. Plus tard, des rumeurs avaient circulé, cruelles ; il en avait épousé une autre, une dont la famille avait plus d'argent. C'était ce qu'on avait raconté.

Peu de temps après, chez une amie, une nuit de Saint-Sylvestre, tu avais rencontré papa. Alors qu'il t'aidait à préparer une mousse au chocolat, tu l'avais détaillé, amusée. Il n'était pas vraiment beau, une drôle de petite tête sur un corps sec et longiligne. Très vite il avait manifesté l'envie de te revoir. Tu l'avais invité à se joindre au groupe d'amis avec lesquels tu sortais danser. Un an plus tard, vous étiez mariés.

Tu m'as si souvent parlé de lui.

Depuis l'enfance je suis ta confidente, comme tu es la mienne. Je crois tout savoir, ou savoir beaucoup, de tes bonheurs et blessures passés ; et de ma vie, mes petites joies et mes chagrins dérisoires, je ne te cache rien. Depuis toujours je me regarde en toi comme dans un miroir. Longtemps je me suis dit que, plus tard, je serais toi. Plus tard, moi aussi je couperais mes cheveux pour les mettre en « mise en plis », plus tard j'irais chez le coiffeur pour camoufler mes cheveux gris, plus tard je me marierais, j'aurais des enfants et vivrais une vie bien réglée de mère de famille. Plus tard, je serais bien rangée. Ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça. Plus tard, je suis devenue moi, en comprenant que moi n'était pas toi. Que notre fusion ne serait pas éternelle.

Fusionnelles, nous l'étions depuis ma première cellule. À tel point que le jour de ma naissance, je devais me trouver si bien dans mon cocon maternel que, déjà, je ne voulais plus le quitter. La première partie

de moi que j'avais offerte au monde avait été mes fesses. J'étais née à l'envers.

Pendant près de quatorze ans, papa et toi aviez été les heureux parents de deux garçons. Quand je suis arrivée, vous êtes devenus ceux d'une enfant unique. À l'âge des premiers souvenirs, je n'avais déjà plus de grands frères. Ils étaient toujours là bien sûr, mais ailleurs. Je les vénérâis comme de jeunes oncles que l'on ne voit qu'épisodiquement et qui font rire les enfants. Le quotidien, c'était papa, maman et moi. Très vite c'était devenu, surtout, toi et moi.

J'étais une enfant choyée. Tout tournait autour de ma petite personne, ce qui me convenait parfaitement. Mes frères, d'abord honteux de la grosseur de leur mère à un âge qui leur semblait indécent, bêtifiaient autour de ce poupon joufflu avant, des années plus tard, quand le poupon serait devenu une adolescente efflanquée que par dérision ils surnommerâient « l'enflure » puis une adulte égocentrée, de marquer un certain agacement.

« S'il t'arrivait quelque chose, je ne pourrais plus vivre », me répétais-tu. Comme tout enfant je crois, je pensais la même chose. La vie l'une sans l'autre ne serait pas possible. Et papa dans tout ça ? Papa, oh papa, on ne le voyait pas beaucoup. Il travaillait pendant que nous nous distrayions l'une l'autre. Il gagnait notre pain quotidien et nos vacances d'hiver et d'été. Il le disait souvent : « Je ne suis bon qu'à payer, mon vieux. » Il faisait mine de se plaindre, en

réalité il adorait notre duo. Plus tard je m'interrogerais. Et s'il en avait souffert ? S'il s'était senti exclu ? À l'époque, je ne me posais pas ce genre de question. Je n'avais pas encore l'âge, et tu ne l'avais plus. Nous nous arrangions avec notre conscience, toi et moi. Une conscience pour deux, ou presque.

Mon arrivée était venue illuminer ta vie sans grande fantaisie, l'existence sage mais heureuse d'une mère au foyer, tricotant, cuisinant, jouant au bridge et au tennis. Papa travaillait beaucoup, tard le soir dans son bureau près du salon, pendant que nous regardions à la télévision ce qu'il appelait « vos feuilletons insipides ». Vous ne partagiez pas grand-chose, lui et toi. D'une manière générale, les jeux qui t'amusaient l'ennuyaient. Plutôt chétif, peu sportif, il faisait un piètre partenaire de tennis, préférant profiter de se retrouver engagé avec toi pour discuter plutôt que frapper dans une balle qui, de toute façon, n'allait jamais où il voulait. Il ne jouait pas non plus au bridge, jugeant la chose assommante. « Ta mère est encore allée taper la carte », se désolait-il lorsqu'en rentrant de l'école je ne te trouvais pas à la maison. Lors des « dîners bridge » qui rythmaient votre vie provinciale, il passait la fin de soirée avec le notaire qui n'aimait pas non plus taper le carton. Ensemble, ils attendaient que s'achèvent ces parties interminables. Parfois, à la faveur d'un désistement de dernière heure, l'un d'eux était invité à la table de feutrine verte pour « faire le mort ».

Comme beaucoup de femmes de ton milieu, tu avais un groupe de bridge que vous receviez à tour de

rôle chaque mardi. Je n'aimais pas ces mardis où tu « avais » ton bridge. Quand je rentrais de l'école, dès le palier, l'appartement d'ordinaire si calme bruissait de voix claires et de rires distingués. Surtout, il y avait ce parfum si particulier. Un mélange puissant d'eaux de toilette, de thé de Chine, de gâteaux et de tabac qui me prenait à la gorge. Je te disais, un peu agacée, « ça sent tes bonnes femmes ». Cette agitation signifiait que tu ne serais pas à moi avant deux bonnes heures encore. Je me faufilais sans bruit jusqu'à ma chambre pour déposer mon cartable, rasant le mur du couloir pour ne pas être vue, ce qui m'aurait contrainte à aller dire bonjour. Je passais devant le bureau de papa dans lequel il s'était enfermé, renonçant à sa tasse de thé rituelle de l'après-midi. Je détestais ces jours-là quand, privée de ta présence, je me retrouvais toute seule dans la cuisine pour prendre mon goûter, devant la table en formica jaune, avec personne à qui parler.

Les jours ordinaires tu venais avec moi, tu me préparais des tartines de faisselle faite maison avec le lait de la ferme, saupoudrées de sucre roux. Pendant que déjà, ayant passé ta blouse de nylon bleue, tu t'affairais autour de l'évier ou du four, étalant au rouleau une pâte brisée ou épluchant les légumes pour la soupe quotidienne, je te faisais le récit détaillé de ma journée, mes notes, mes copines, mes disputes. Quelques années plus tard, dans cette même cuisine, je te raconterais mes premiers émois amoureux et chagrins d'adolescente. Le grand frère de ma copine Françoise dont



les parents tenaient l'hôtel des Bains-Callou à Vichy, avec qui je m'étais fiancée sur le trottoir, il m'avait offert une bague bleu marine en émail, deux fois trop grande, qu'il avait fabriquée au centre aéré. Thierry, le fils d'une de tes amies, à qui j'avais remis une lettre remplie de petits cœurs et de je t'aime, il paraît que ça lui avait fait peur... Puis il y avait eu Philippe, dont je rêvais qu'il m'enlève à la sortie de l'école sur son 104 Peugeot orange, tu lui trouvais « une bonne tête ». Avec toi, j'ai pleuré aussi. Sur Didier, qui m'avait laissée tomber pour une grande de treize ans, la fille du docteur, qu'il avait embrassée pour de vrai, avec la langue. Sur Frédéric, qui était revenu à son ancienne petite amie après que je l'avais « trompé » à une boum de vacances. Sur Bertrand, qui était sorti avec moi pour se venger d'une autre. Tu étais aussi celle qui devait dire au téléphone que je n'étais pas là quand c'était moi qui me lassais.

Je te disais tout. Mes amies trouvaient ça étrange. On ne se raconte pas à sa mère. Assise avec toi en mâchouillant mes tartines, je te demandais conseil, brûlais de savoir « Comment tu le trouves ? Il est beau, hein ? », à quoi tu répondais toujours « Beau ?... Je ne sais pas... Ce n'est pas ce qu'on demande à un homme. Ton Frédéric, ce n'est pas un homme, c'est un gamin ».

Combien de larmes versées sur le formica jaune, combien de pleurs as-tu apaisés en prétendant me convaincre que « plus tard, tu verras, tu en riras », ce qui me mettait hors de moi ; était-ce là toute la considération que tu avais pour les drames que je vivais ?

Et puis il y avait le chanteur. La nuit, tu te réveillais avec dans la tête ses chansons que je me passais en boucle jusque tard le soir. J'écoutais ses disques sur le vieil électrophone de papa, ramenant inlassablement l'aiguille du gros bras crème sur le tout premier sillon noir du vinyle. Avec du papier Canson et du scotch, j'avais fabriqué des pochettes dans lesquelles je glissais mes 45-tours, punaisant celles d'origine aux murs de ma chambre, recouvrant le papier peint beige aux oiseaux blancs. Chaque soir, juste avant d'éteindre la lumière, j'arrêtais mon regard sur l'un des visages boudeurs de mon chanteur pour m'endormir avec lui. J'en étais convaincue : jamais, jamais je ne pourrais en aimer un autre. Tu riais : « Le jour de ton mariage, je te le rappellerai ! » J'enrageais. Tu ne me prenais pas au sérieux.

De ces années de province entre papa et toi, je garde le souvenir de ce bloc que nous formions. Il y avait papa, et puis il y avait nous deux, moi avec toi, ma meilleure amie.

« Crois-tu que je puisse l'inviter à déjeuner... ? »

Comme autrefois, nous sommes attablées dans ta cuisine, devant nos tasses de thé fumant et nos tranches de pain beurrées. Ce n'est plus celle de mon adolescence, l'appartement d'autrefois a été vendu quand papa et toi êtes venus vous installer dans cette maison, celle de vos premières années, quand c'était encore celle de ta belle-mère. Le formica jaune a été remisé au grenier, la table d'aujourd'hui sent bon l'encaustique. Le temps a passé, le décor a changé, mais l'intimité est la même.

Tu as posé la question timidement, rosissant comme une petite fille qui s'apprête à commettre une bêtise. Tu n'as pas dû beaucoup dormir.

J'approuve l'idée, bien sûr. Cette histoire m'amuse follement.

Il faut dire que la lettre que tu m'as donnée à lire cette nuit est très drôle. Le monsieur avance tout en douceur. Il t'écrit avoir vu « par hasard » ton nom dans le *Bottin mondain*, cet annuaire des bien-nés et

aspirants de toute condition à une aristocratie qui ne fait plus rêver que ceux qui n'en sont pas. Lui en est un, aristocrate, un vrai et de vieille souche. Toujours « par hasard », il a lu que tu étais veuve, ce qui l'a désolé, et il te présente ses plus sincères condoléances. Lui-même, te glisse-t-il, a perdu sa pauvre Michèle une année plus tôt. Que voulez-vous, la vie est ainsi faite qu'à moins d'être rappelé avant par le bon Dieu nous sommes condamnés à voir partir celle, celui, que nous aimons. Que voulez-vous, oui, parce qu'il te vouvoie.

Au terme de deux pages d'une petite écriture fine et serrée où il s'attache à faire resurgir des souvenirs vieux d'un demi-siècle – « il me semble vous avoir portée sur le cadre de ma bicyclette... » –, il en vient enfin au but de ce long monologue : il se trouve qu'il doit se rendre à Lyon, chez l'une de ses filles, en septembre prochain. Or il a vu « par hasard » que tu habites l'Allier, pas très loin de Lyon (!) et à tout le moins sur son chemin, et se propose, si tu le veux bien, si tu te souviens de lui, si cela n'est point trop t'importuner, de venir te rendre une visite.

Si tu te souviens de lui...

J'ai toujours cru que vous vous étiez connus à Paramé, près de Saint-Malo, où tes parents possédaient une villa sur la plage. Tu me corriges. Tu l'as connu à Paris, par des amis communs. La maison de Paramé, un crève-cœur, avait été vendue. Quand tu l'as rencontré il faisait l'École de guerre, ou Saint-Cyr, tu ne sais plus, en tout cas une affaire de militaire. Il jouait au tennis, bridgeait, montait à cheval. Il avait vingt-quatre ans et toi bientôt vingt-deux. Cinquante-deux ans ont passé depuis. Cinquante-deux ans !

Tu as beau chercher dans ta mémoire pour me le décrire, tu ne parviens pas à retrouver son visage. Blond, brun ? Tu ne sais plus. Tu te souviens de mots échangés, d'une complicité diffuse et de l'émotion que provoquait en toi l'évocation de son nom, l'idée de le voir, de lui parler. Tu t'en souviens parce qu'aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, c'est la même émotion qui te serre le cœur. Elle est là, intacte. À soixante-treize ans, tu as vingt ans.